

Cyprian Norwid

## Quidam

traduit du polonais par C.-H. du Bord et Ch. Jezewski

*chap. IV*

Entre l'aube et l'évanescence de la nuit  
Des éclats roses et flamboyants livrent bataille  
Aux ténèbres, comme la Vertu au Prince-de-ce-monde –  
Faibles mais confiants bien que sans cesse quelque chose les trompe.  
Entre l'aube et la nuit s'infiltré cet instant  
Où les fraîches lueurs drapées de crêpe noir  
Errent jusqu'à ce qu'un rayon vif les altère.  
Alors la dernière étoile se noie dans le ciel  
Et le soleil lève ses tempes rousses –  
Le souvenir quotidien de la création  
Continue depuis le premier geste du Seigneur.

*chap. XIII*

C'est la nuit où l'un l'autre se lèvent,  
Fredonnent ou lancent d'intempestives imprécations,  
Alors qu'aux hommes la vérité semble un passe-temps  
Et le passe-temps – un douloureux tourment :  
La parole est feu – le silence une lave –  
Heureux qui au lever, alors qu'il faisait noir,  
N'a pas heurté en vain les cordes de sa lyre,  
Et put voir naître l'éclat d'avant-aube,  
Et persista, brisant l'éveil de chaque jour,  
Endura l'orage qui en tonnerre passe,  
Et fendit l'arc-en-ciel – pour panser son cœur.  
Plus heureux encore qui ne sema de sel  
Bien qu'il eût avalé maintes larmes salées.  
– Mais ne s'achève là la culture des champs.

.....

Qui semait le grain de sénevé, sema l'amertume, le salut :  
Le grain de sénevé infime comme celui du poivre,  
Égal à la poussière que disperse la jambe,  
Mais qui croît plus haut que le cœur, au-dessus de la tête,  
Et il devient tellement à la ressemblance de l'arbre  
Que l'oiseau céleste y fait son nid.

*chap. XV*

Est-ce de l'Olympe ? – où sont les contours du monde –  
Par une harmonieuse querelle entre les dieux,  
Qu'un style sur la terre tombe avec fracas,  
ProDIGE pour nos seuils mortels ?...

Non, ce n'est le style, non – ne fût-ce que l'œuvre des Dédales,  
Pas l'instrument fragile, pointe à écriture,  
Mais ta voix, ô, Maître, et ce qu'en a pris  
La pensée – et ce qui brilla par sang sur nos joues.

Car autre chose est de concevoir le modèle et au-delà de l'éveil  
D'être à l'écoute de tous-les-sons du créé, croissant  
En fleur au-dessus des mondes, vers la vérité du premier-modèle,  
Et autre chose encore – tresser une couronne – ou cueillir des fleurs –

*chap. XVIII*

Le parfum des fleurs remplit la pièce –  
Le soleil par-ci par-là jetait des taches  
Sur les murs, dans les yeux bleus des nymphes,  
Lançait ses rayons sur leurs tresses d'or  
Ou chauffait leur bouche peinte, silencieuse.  
– Un silence gracieux – un silence qui ment  
Et, promet le repos dans un monde sans faute –  
Et assure que Dieu est, celui qui, croisant  
Un roseau cassé, ne le brisera pas davantage.  
Maître, Seigneur et Juge – connaissant l'homme  
Avant même qu'il existe – dont le bras est tellement charitable  
Que – depuis toujours il juge et patiente !

*chap. XX*

À l'heure où le firmament couleur profond saphir  
Fait tourner les yeux par nuée d'étoiles,  
Et tout le charme d'une nuit du sud  
Apaie les sens – puisqu'il raccourcit la mémoire,  
Dans une autre présence inconnue transportant  
La pensée, que les impressions du jour maltraitent  
Ou, par lassitude, donne un instant la foi  
Même aux criminels, dans leurs chaînes humides,  
La foi que leur souffrance a son rythme sinon un terme,  
Et que la solitude tous les solitaires rassemble.

À l'heure du silence de chaque jour dont le langage  
Calme les lucides et leurre les malhonnêtes,  
Les trouve à la maison ou ne vient à leur rencontre  
Écrivant sur leur porte des mots froids de rosée,  
Et de son sang parfois lave la paume qui cherche  
La poignée avant l'aube ou, frémissante, la vivifie.

*chap. XXIV*

À travers ces labyrinthes, non ceux bâtis  
De roches, mais faits du souffle des vies humaines,  
Recouverts de hiéroglyphes –  
L'esprit, comme le liseron dans les clôtures de brindilles  
Lorsqu'il s'y faufile une fois, s'apprête à y mourir.  
Tellement il regrette sa propre force qui survécut !  
.....  
Mais l'esprit, lorsqu'il veut mourir, désire la chair.

*chap. XXV*

... et les instants de l'oubli,  
Où « quelque lieu » disparaît, et la pensée crée  
Le présent à partir du souvenir – des instants évoquant  
Le passé dans le réel ou le temps futur  
Qui ne se dévoile pas encore à notre vue :  
Des instants qui apportent l'ivresse  
Par le détachement de toute actualité,

Ils gardent en eux un fragment de divin, une miette de vanité,  
Des instants dont le souffle confère l'immortalité,  
Qui rendent présentes d'impalpables essences,  
Mais inquiètent le for intérieur  
Murmurant qu'ils sont à peine perceptibles – supra-véritables – –

## Zwolon

*(fragment de la X<sup>e</sup> scène)*

M'amusement ce reflux de la nuit – cette clarté matinale,  
Près de la lampe qui s'évanouit épuisée à force de veiller,  
Je méditerais volontiers, vacillant comme les fleurs de molène  
Lorsqu'elles sèment leur pluie d'or sur les plaines...  
J'aimerais les petites choses, une petite vie  
Cachée – inaccessible, recluse en soi –  
Et je voudrais... malgré les fruits iniques de ce temps,  
Que les jours fussent jours, et les nuits fussent nuits,  
Que la musique ne fût grincement, sanglot, démence,  
Et la sculpture ne fût peinture – la douceur, un martyr,  
La tragédie – mosaïque de déchets volés,  
Que la vérité fût vérité et que la fable daigne être fable.

## Krakus

*(fragment du I<sup>er</sup> acte)*

Mon fils! – je t'ai enseigné à écouter le silence,  
Vois-tu – qui sait l'écouter jusqu'au bout,  
Celui, même dans son cercueil, se sentira à l'aise ;  
Mais il est un silence diurne et un autre, nocturne,  
L'un possède un terme, l'autre est sans fond –  
Il serait trop ardu d'en parler ;  
Ce que je ne dirai pas, la tombe te le racontera...

## Assunta

*(fragment)*

Ce n'est pas de ces disputes que je tire mon inspiration,  
Je regarde vers le haut... pas seulement tout autour ;  
La connaissance de soi ne me suffit pas – je souffre de surcroît,  
Et je porte mon front solitaire ;  
Jusqu'à ce qu'il se repose comme moisson sur la faucille  
Qui, alerte et joyeuse, sonne,  
Sans oublier que là où sont les souffrances muettes,  
Sont des voix qui atteignent les cieux... – puisque sont les silences...

## Le-psaume-des-psaumes

*(fragment)*

Ô Amour ! en toi est le repos  
Et la force, l'axe de l'être ; en toi – la conscience –  
Et les langues ? – elles se plieront telles les pages du livre,  
Quand la fourchette éclatée des foudres  
Les défiera au Jugement Dernier... notre savoir ? –  
C'est le cauchemar de la vie ; la prophétie ?... – lisière,  
Seuil, vision d'une nouvelle frontière des temps –  
Tout cela n'est donc que poussière qui, dans la rue,  
Va vers Dieu !... Seul l'Amour demeurera  
Comme sur un bûcher ardent un casque de bronze  
Portant l'inscription : « Tu es ! »

# Cléopâtre et César

*(fragment du II<sup>e</sup> acte, VI<sup>e</sup> scène)*

Chaque lieu possède une autre symphonie-de-la-nuit !

Là – elle commence par une bruyante gaieté

Qui tombe en cascade de rires, d'applaudissements

Sur le pavé de la ville, par accords plus légers.

Puis ces voix se taisent – – on entend le sifflement des oiseaux nocturnes –

L'abolement d'un chien au bord du canal – un clapotis –

Un cri lointain de nature incertaine –

Un silence profond – –

– puis le petit murmure

D'une chaussure de femme ou une flûte qui commença

Son chant sans l'achever... puis, comme la tristesse

D'un esprit impalpable dans l'air – et la chute

D'une seule feuille sur le pavé – – puis le grand

Silence de la nuit!...

*(fragment de la variante du III<sup>e</sup> acte)*

Rare, très rare est l'homme qui à un autre parle

De telle sorte qu'on puisse entendre la parole exprimant l'essence – –

Car certains, en parlant, comme à un prince

De son éperon, proclament son état

Tel celui du disque solaire – ils ne disent pas grand-chose,

Ils bavardent seulement sans rien dire.

D'autres, en revanche, quels que soient ceux à qui ils parlent,

Sont toujours dans le murmure d'eux-mêmes, imperméables

Aux essences et aux vérités qui affluent vers eux,

Et donc ils se taisent eux aussi... voici que s'installe un grand silence,

Voici, dis-je, que règne un silence dans ce monde –

Qui à l'entendre le sage ne veut ou ne peut toujours trahir...